

Hors de Prix

FILIGRANES	Éditorial	3
------------	-----------	---

INAPPRECIABLE

Teresa ASSUDE	Peau éphémère	5
Marie-Christiane RAYGOT	Il y aura	6
Odette NEUMAYER	Carnets (extraits)	8
Xavier LAINÉ	Pour rien	10
Michel NEUMAYER	L'autre moitié de toi	12
Simone ALIÉ DARAM	Gravés	14
Chantal BLANC	Vivante	16

SI SIMPLE

Claude BARRÈRE	Trois fleurs	18
Pascale LASSABLIÈRE	Liste sang valeur	20
Jean-Jacques MAREDI	La peluche et le bracelet	22
Jeannine ANZIANI	Queue d'poisson	24
Jean BURNER	Hors de...	26

CARTE BLANCHE À... 27

"Avec Mü, Philomène et Silvi, trois slameuses proches de *Filigranes*, accompagnées de quelques comparses cités à comparaitre, nous pénétrons sur une scène où écriture, rythme et voix et plus que tout – engagement – sont à la fête. Un monde qui déménage !

PARADOXAL

Marie-Noëlle HOPITAL	Distribution désuète	38
Jean-Marc LIZÉ	Pressé comme un citron	39
Anne-Marie SUIRE	Corps	40
Claude OLLIVE	La larme du bonheur	41
Nicole DIGIER	Évolution du vivant	42
Annie CHRISTAU	Prison de mots	44
Roland VASHALDE	L'échange impossible	46

LA VIE NE VEUT RIEN / RIEN NE VAUT LA VIE

Noëlle de SMET	D'un étage à l'autre	48
Patrick BEAUCAMP	Insomnie d'hiver	50
Geneviève LIAUTARD	La question qui tue	52
Arlette ANAVE	Un coeur qui bat	55

Graphismes Claude BARRERE Couverture et pages 17 - 37 - 47

"Cela n'a pas de prix"

N° 90 : "Hors de prix"

Paru en juillet 2015

N° 91 : "Ecriture, domaine public"

Liberté, égalité et gratuité - Service à la personne - Cabanons et paillotes - Cartographies du Libre - Une certaine idée du partage - Don et contre-don - La mer m'a donné - Pillage et co-pillage - Pour tous ou pour quelques-uns ? - Faire société -

Date limite d'envoi des textes :
30 août 2015

Parution : octobre 2015

N° 92 "Coûte que coûte"

"Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder, ils s'habitueront." René Char

Le défi en écriture et ailleurs -

Date limite d'envoi des textes :
31 décembre 2015

Parution : février 2016

Plus d'information sur le site
www.ecriture-partagee.com



Hors de prix

*Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.*

*"Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.*

*Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.*

Lafontaine, Le laboureur et ses enfants

Ni catalogue de luxe sur papier glacé, ni almanach des objets introuvables, l'ambition de ce numéro est toute autre, loin des certitudes, des *must* de quelques bibelots *mode* qu'un glossaire *tendance* viendrait souligner.

Quand impérieuse, incongrue peut-être, surgit la question de savoir ce qui, contre la corrosion du temps, serait "hors de prix", pourrait valoir qu'on l'épelle, qu'on le tire du silence viennent les interrogations : que demeure-t-il d'une vie, d'une expérience ? Que reste-t-il *qui vaille* ? Pépite, perle, joyau, à quelle aune vous mesurer ?

Loin des feux de la rampe, le projet est intime. Invite au bilan, à la recherche de notre vérité dans le face à face avec nous-mêmes. Dubitatifs, curieux, hésitants, c'est la mémoire alors que nous questionnons. Ce sont des pas que nous refaisons. C'est la terre sous nos pieds que nous retournons. *Un trésor est caché dedans.* Mais lequel ?

De quelle excellence s'agit-il ? De celles qu'enferment dans leur toile nos contemporaines folies : toujours plus, plus haut, plus fort, lesquelles se font souvent l'étrange complice du mé-prix, voire d'insidieuses relégations ? Payées de quelles monnaies ? Celles que l'on dit de singe et qui confondent envie et désir ? De quelle valeurs ? Celles qui se troquent, spéculent à tout va, ruinant peuples, cultures, histoire ? Nullement.

En regard, voici de singuliers billets ! Ils se nomment poème, liste, journal, méditation, libelle, récit. Ils évoquent ce qu'en quelque lieu secret - insu de nous parfois, il y a peu encore - nous avons finalement préservé.

Cela appelle, fait signe, fait sens, touche à la vie, à l'amour, à la mort. Demande à être qualifié. Entre aveu et secret préservé, nous avons décidé de nommer, calculer, jauger, souligner, détourner, *taire* mais toujours dans le miroir de l'autre, notre lecteur, cet allié qui nous oblige.

Voici d'obscurs objets de transmission qu'un grand vent un jour dépose à nos pieds. Tout un jardin secret de sentiments, d'espérances, de sagesse, de joies et de peurs. Une autre peau, par sa mise en mots, à nous-mêmes soudain révélée. Mais loin de toute déploration, aucun *tombeau* de nos objets perdus...

Au contraire ! Car, plus que tout, est et demeure *inestimable* le geste même d'écrire !

En lui, certes, tout est paradoxe. Dans son sillage nous tentons de retenir ce qui fuit ; exacerbons deuil et manque ; cernons l'objet, dans la crainte toujours qu'ainsi dé-voilé il perde son aura et s'éloigne.

Si nous y sacrifions quand même, si nous payons notre tribut, c'est que nourrir l'écriture en nous est aussi cultiver le partage et l'écoute et ainsi garder vif le tranchant du désir. Écrire, ouvrir dans nos vies d'autres vies... de celles qui nous fondent.

Filigranes (MN)

Peau éphémère

Ma peau garde trace du son
Des abîmes, profondeurs des grottes marines
De l'univers tout entier
Poussières de vie cristallisées

Ma peau garde trace
De la voix-vivante qui s'élance et s'évade
Fossile d'un corps bien étroit

Ma peau garde trace du son
De la nuit, du jour
Du temps éloigné, effacé, habité
Du quotidien présent

Ma peau garde trace du son
Raffiné et continu
vibration des émotions,
Cette respiration une fois encore

Ma peau garde trace du son
Crépitement ou tic-tac
La terre résonne face aux cendres dispersées
Feuille légère, bruissement du vent

Le son, cette odeur perdue à jamais.

T.A.

Il y aura à genoux
le bleu
nos yeux
où les violettes s'ensilencent
depuis l'autre fois
des terres basses
bousculant beaucoup de tombes petites
là où tant de printemps
reconnaissent les siens.

Il y aura
des signes réparés sans cesse
le coton et la laine
le jour nouveau sonnant
comme un nouveau maître
et notre préférence
les roses aux abois
lorsque repue s'ébroue
l'inconstante lumière.

Mais que faire
du temps à naître
si près si loin
serré sous d'autres traits
des limons d'inconnu.

Et tu appelles
privé d'étoile
éclaboussure niée entre les froids.

Sans bruit
sans demander de miracle
l'amour alors tenait la torche
quelle aube de sage délire
emporte désormais.

Car enfin
avoir ce puits
où se pencher
la parole
y prendrait langue
ni le mot regret
ni hélas
trop de cendre traverse.

Qu'alors
et jusqu'à toi
de tant de mondes ignorés
et des chemins que nous sommes
roulent les hourras de la ville
débordante délivrante averse
nage entre les secondes
quand les lèvres s'écartèlent
du chant devenu innombrable.

*M.-Ch.R.
Mars 2015*

Journal (extraits)

1er août 2008

C'est maintenant, après avoir vu ce film sur Proust, que j'aurais envie d'écrire, à mon tour, pour éprouver le crissement de la plume sur le papier, m'émerveiller du roulement du stylo-bille sur la page, revenir à son bonheur d'écrire en se donnant toutes les conditions nécessaires pour pouvoir le faire : chambre calfeutrée, aménagée comme un bureau, tenue intérieure, châte sur les épaules, théière à proximité et petits biscuits pour la mémoire.

C'est maintenant que je m'interroge sur la manière dont naît un projet de cette ampleur : écrire des milliers de pages après avoir mené une vie de salon ; s'enfermer dans sa chambre pour n'en presque plus sortir ; se laisser aller à ce monde "reconstitué" minutieusement, sans craindre d'ajouter ici et là des précisions en paperolles.

Qu'est-ce qui fait que tous ceux qui savent écrire ne sont pas, un jour, pris de l'irrésistible envie de s'enfermer, comme Proust dans une chambre pour y entrer en gestation d'une grande œuvre ?

Je pense qu'il serait d'abord nécessaire de se laisser aller au hasard de la pensée, sans chercher à faire beau, intelligent ; s'autoriser à "gratter", à penser par écrit, même si ces pensées n'ont rien de profond, rien d'original, rien de recherché, rien de définitif. Mais écrire, bon Dieu ! Écrire, former de lettres une phrase illogique, incroyable, fourmillante de mots inutiles, mais qui sont là, bien présents. Alors, noircir du papier. Au début, il n'y a pas encore d'histoire mais elle ne saurait tarder parce que le récit est le propre de l'homme. Et tout ce qui l'entoure, toutes les pensées qui lui passent par la tête, devraient, doivent avoir le droit d'être nommées, d'exister en dehors de celui ou celle qui écrit.

La pensée s'assèche et s'étrécit de n'être pas extériorisée, de n'être pas mise en cohérence même si rien de passionnant ne couronne ces lignes d'une satisfaction quelconque. J'y prends le risque d'y trouver, un jour, une perle ou deux à partager.

2 août 2008

Laisser courir la plume, non par une pulsion ou une nécessité intérieure, mais par une sorte de curiosité pour voir où cela mènera ; par une sorte d'ascèse librement consentie. Toutes ces idées qui traversent un esprit, où vont-elles ? Pouvons-nous les retrouver si nous ne les fixons pas ?

Si cela était possible, j'aimerais m'y mettre, au moins "une fois par jour", mais je suis consciente de la vanité des choses. Parce que hésitation entre trouver en soi des pensées intéressantes et passer par la fiction pour opérer un détour et protecteur...

Pouvoir faire comme Marcel Proust. Raconter sa propre vie en faisant celle d'un personnage légèrement décalé de lui.

Peur de la folie....

3 août 2008

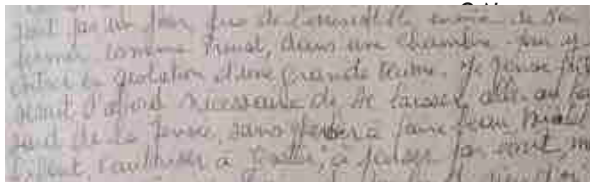
Marc le Bot, ce critique d'art rencontré à Aix-en-Provence en 1986, en juillet, lors d'une expo, *Images du corps*.

Nous avons écouté sa conférence, acheté son livre, offert un numéro de *Filigranes*, qu'il avait accepté.

Plus tard, il nous avait fait parvenir une carte postale pour nous remercier et nous assurer qu'il emporterait *Fili* en vacances.

Quant à lui, sans le savoir, il nous avait fait ce cadeau d'une *belle phrase qui nous a beaucoup fait réfléchir* : "*Les yeux, quand ils s'ouvrent, découpent dans le réel comme un ordre du visible*".

Cela possède les accents de l'évidence et pourtant chaque mot compte, chaque mot à côté des autres se pare d'un sens qui ne peut se saisir que parce qu'il côtoie précisément les autres et se renforce de cette proximité. (...)



(Ce carnet d'été de toi,
réouvert ce jour de juillet 2015. MN.)

Pour rien...

Trop longtemps goûté
À la saveur du silence
Cet état de privation
Qui ne coûte rien
Ne vaut rien

Puisque réduit
À l'éloignement des choses
Puisant aux forces de raison
L'idée qu'un mot n'est rien
Tant qu'il reste perdu

Au guichet des poèmes
Se tenait droit comme un i
Le souvenir d'autres valeurs

Elles se perdent
Comme coups de pied dans le vide
Petites filles de hasard
Allez savoir pourquoi
Passant sur les chemins
Où se perdent les illusions
Dès lors qu'en commerce
Elles s'ennuient

X.L.
Manosque, 23 avril 2015

Créance

Ma mère,
le poème serait-il parole donnée ?

À une morte, toi, et dont je m'acquitte,
non comme on rembourse une dette
(en payant avec exactitude les intérêts)
non certainement pas ; mais afin de t'honorer,
tel un dieu faible et misérable, toi,
mon créancier que je chéris.

En brûlant dans ma conscience l'offrande
d'une actualité.

(Sa valeur se mesure-t-elle
à l'acte qu'elle effectue
de renier avec obstination la mort ?)

P. M.

l'autre moitié de toi
est un petit bout de jardin
quelques brins d'herbe
à l'arrière de la maison

l'autre moitié de toi
est la rose sauvage sous le cerisier
le rouge baiser des grappes
bouche avide

l'autre moitié de toi
trois carrés de terre encore
un sol que je griffe
quelques fleurs plantées

un train file dans le soir
nos mots d'avant
herbe folle
tourbe chaude
lucioles
que j'enfouis

* * *

de cela,
de ce qui n'en finit pas
si frêle, farouche
sous mes doigts
je démêle
l'écheveau

du tien, le mien
l'inarticulé

à la nuit tombée
m'en retournant vers la maison
ce que j'emporte

est

schibboleth

visage
et mot de passe

clef
d'un savoir

que toi
seule

connais

*M.N.
(Pour O.)*

Gravés comme symphonie dans un cœur page
Cousus comme perles dans un corps illimité
Ils se répondent et tricotent tous les M
Des musi-mots des verbes aimer
Pour toi
Pour eux
Pour moi
Qui émergeons de notre néant.

Une giclée de glycine étoile de mamelles bleutées
Le haut des grilles ancestrales
Près des fontaines
Vous êtes dans l'air que je respire
Les chenilles dans les azalées
Les rires inassouvis sur quelques notes claires
Centre et périphérie de l'univers
A la fois
Et le temps n'a pas de nom.

L'ombre des pigeons roucoule sur la façade
Je ne peux que parler d'amour
Dans les racines des arbres
Dans les futaies sombres
Dans les nuages qui se bousculent
Dans les yeux de la fille là-bas
Qui détectent une flamme sur un possible infini
Dans les pas de la nuit qui vient
Copie de la nuit d'avant
Fantasmes de nuits lumineuses
Ou obscures

Dans la pluie que nous ne serons pas
Dans nos yeux qui savent
Plus qu'au-delà des années longues
Je ne peux que parler d'amour
Dans nos poings mêlés
Qui s'incrument en cri
Nous sommes sous le même orage.

Rues vides
Chenaux morts
Mornes peintures
Stop !
Cet après midi je rêve
La tête enclouée de jazz intime
Mordue de rythmes blues
Je rêve sans emphase
Je rêve en planant
Comme un 3D unijambiste
Qui se prendrait pour un oiseau.

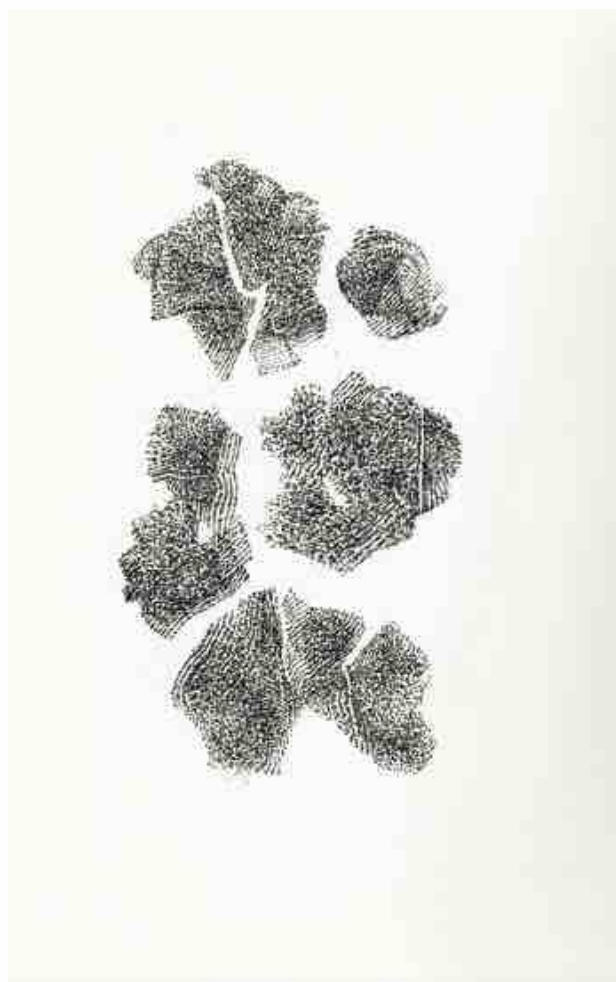
S. A.-D.

Vivante

Vie offerte en ombres et couleurs
Elle souffle en moi
Mes yeux dans la profondeur de ton regard
Ils voient l'invisible
Mes mains ouvertes à tes désirs
Elles se font créatrices
Mes pas voyageurs sur la terre
Ils s'enrichissent

Nul besoin de paillettes ni de fard pour que scintille l'envie
Pas de masque pour être
Libre de ne pas m'oublier de ne pas oublier
Libre de dire ou taire
Tant d'étiquettes écorcheuses toxiques pour l'homme
Tout change
Précieuse est la vie puissante et fragile aussi
Vital l'espoir

Ch.B.



Claude Barrère

Trois fleurs

Fleur d'hibiscus

journalière éphémère
de gloire déployée
rétractée
sur sa mort

de ridules chiffonnées

quand décline
la couleur

* * *

patience
des mots-rhizomes

neuf envol

orchidée refleurie
de blancheur élue
vivace étonnement
de l'œil
ainsi dessillé

par-delà les lances
d'appareillage guerrier

* * *

poème au cœur
de liliacée

jacinthes jumelles
de hampes forcies

boucles d'apparat
semblablement
portées au rouge
des naissances

gravité
faite femme

Cl. B.
2 mars 2015

Liste sang valeur

Liste non exhaustive

L'écriture,
des pleins et des liés
La photo noir et blanc,
aux bords dentelés
Le pantalon bleu de travail,
à la forme du corps
Les cheminées de l'usine longues,
en blanc et rouge
Les bottes de foin qui grattent,
boutons rouges sur les cuisses
Le bout de la queue du lapin
douce dans la petite main
Le couteau qui fait des étincelles
sur la meule de pierre
Les pots en céramique à carreaux bleu et blanc,
du plus grand au plus petit
Les cale-pieds en triangle,
du petit siège à l'arrière du vélo
La chenille de la fête foraine,
en robe de toutes les couleurs
La chanson "Et ça fait boum là dans mon cœur"
aux communions, aux mariages, aux noces d'or
Le ciel d'été vers vingt heures,
derrière la fenêtre du train
Le mini vélo bleu turquoise,
au porte-bagage et tendeurs bleus
La petite maison en préfabriqué,
dans le pré en face de la ferme
La petite chaise en joncs tressés,
en revenant de la rivière
Le chant du hibou en soufflant sur une herbe
coincée dans la paume des mains
Les histoires racontées devant un bol
de café au lait avec des madeleines
L'odeur aigre de l'écurie
au moment de traire les vaches,

Le tas de pommes de terre
 au fond de la cave
Les cartes postales écrites
 et postées sans enveloppes
Le nom reconnu dans la rubrique nécrologie
 du journal quotidien La Dépêche
Le clafoutis aux cerises
 avec les noyaux
La louche cabossée en alu
 et l'écumoire qui va avec
La vue des toits de la ville noire
 de la fenêtre du lycée
La mésange accrochée
 au tronc du bouleau
Le train que l'on voit passer
 de la fenêtre du salon
Le rugueux à l'intérieur
 de la main immense
Les cloches qui sonnent l'heure,
 la demi-heure et les quarts d'heure
Les coquelicots cueillis
 sur le bord du chemin
L'oiseau noir qui parle
 dans sa petite cage bleue
La moitié d'obus sculptée
 dans le laiton
La boîte en bois d'Algérie avec des éclats
 des trous et des taches
Le jeu de trente-deux cartes
 aux angles gris et mous
La chanson que l'on invente à plusieurs
 pour celui ou celle qu'on fête
Les noms qu'on lit en se promenant
 sur les tombes au cimetière
Et le café qu'on prend ensemble
 après l'enterrement.

P. .L.
1er juin 2015

La peluche et le bracelet

Elle va faire la grimace. Le bracelet, qu'avant son départ, elle m'avait glissé autour du poignet, a fini par tomber. Aujourd'hui, sans doute. Je le portais encore hier, simple cordelette aussi fine qu'un lacet. Bleu, évidemment : sa couleur préférée. "Ainsi, tu penseras toujours à moi !" avait-elle lâché. Comme si j'avais besoin de ça !

Voilà comment, avec quelques fils, j'ai reçu le plus beau des bijoux. C'est bête mais ça me dérange de l'avoir perdu, ce petit cercle de caresses, d'éclats de rire en boucle, au goût du bon vieux temps toujours à portée de main. Son nœud semblait si solide. Comment s'est-il détaché ? Où avais-je donc la tête ? Sans valeur marchande, bien sûr, il comptait beaucoup symboliquement : signe discret de toutes nos connivences, puissant antidote aux matins moroses, comme un jeu, entre elle et moi, où notre indéfectible complicité conjurerait toujours la distance.

J'aimais sa façon, dès qu'elle descendait du train, de me relever la manche et de constater, d'une voix chantante, avec un sourire de satisfaction : "Ah, tu le portes toujours !" Ce bout de femme de vingt-deux ans reste encore une petite fille... Ma Fille... Je ne veux pas lui faire de peine.

Le plus curieux, c'est qu'en cherchant autour de la maison si, par hasard, je ne pourrais retrouver son précieux cadeau, j'ai ramassé une peluche minuscule, si minuscule qu'elle tiendra facilement dans ma poche. Plutôt moche, tout élimé, ce doudou ne sent pas très bon ; il n'a gardé qu'une couleur indéfinissable, une forme assez imprécise, vague contour bleu d'une silhouette animale presque borgne dont l'un des deux petits boutons de nacre, mal recousu, pend pitoyablement.

Alors je ne puis m'empêcher de m'interroger sur son, ou sa propriétaire. Peut-être, solitaire et inconsolable dans la vaste cours de récré, quelque élève de l'école voisine... ou, peut-être, une grande demoiselle aux yeux clairs qui a quitté Marseille pour finir ses études à Paris, toujours volontaire pour aller de l'avant, toujours tentée par l'inconnu, mais qui regrette aussi les doux moments de son enfance et le foyer paternel où elle a grandi, habité des êtres qu'elle aime et qui pensent chaque jour à elle, avec ou sans corde attachée au poignet.

J.-J. M.

*"Homme, Homme, j'ai tellement besoin de croire en toi.
Sinon, à quoi bon continuer à raconter des histoires ..."*

Queue d'poisson

C'est l'histoire d'une queue d'poisson !
Qui fit partie d'un thon.
Pêché entre Corse et Continent.
Sur un long voilier blanc.
Mais joli voilier s'en est allé.
Surnagent dans les albums, dans les cadres d'argent,
quelques images de bonheur outrecuidant.
Apprivoiser le temps qui passe et creuse des sillons
au coin de nos yeux.
La nostalgie est un sentiment d'un luxe inouï.

La queue de poisson, elle, s'est desséchée sur le rebord
de la hotte dans la cuisine.
Vestige de la bataille entre l'homme et l'animal,
une queue... à deux ailes pour s'envoler
dans ses souvenirs.

Au départ, il y avait eu du Bleu
Partout, dans l'azur, sur la mer, au fond de nos prunelles.
C'était un bleu de grande espérance.
Ah ! Si, si... ce putain de moulinet de la canne à pêche
pouvait se mettre à tintinnabuler ! Il avait fini par tinter
au crépuscule, sous une boule d'or plongeant dans l'eau,
le vent qui se voulait tendre et complice, le bruit
des vagues qui se faisaient légères.

Après, il y avait eu du Rouge
Rouge sang. Du sang partout.
Et le regard du beau poisson que le pêcheur doit achever...
combat inégal entre la bête sacrifiée et l'homme
tel un dieu ordonnateur.
La vie, la mort.

Rappel des traversées, des montées d'adrénaline.
Rappel paré de mesquinerie, comptable avaricieux
des choses perdues pour toujours :
la chaude saveur iodée des étés,
la ligne tenue de la côte qui apparaît sur l'horizon,
les paysages retrouvés tels de vieux amis,
les paysages inconnus vaguement inquiétants.

Tout ce qu'on a chéri. Tant, tant, tant.
Ma mémoire se voile de noir.
Tellement qu'on ne vendra jamais aux enchères :
le son d'un maillet sur un gong, une caresse de ma mère,
un coup d'œil échangé sur un bout de quai ;
les voix de ceux qu'on a aimés, évaporées
comme les volutes des cigares de mon oncle.

Soudain, fantomatiques, flottent dans l'air la fragrance
d'Habanita, l'arôme du pistou fraîchement ciselé,
le sourire de mon père...

J. A.



*Paraît en septembre 2015 sous la plume de
Jeannine Anziani, le 3ème volume de la série des **Pola***

2^{ème} partie
Si simple

Hors de Prix.

Or de prix
De quel prix, je vous prie ?

Hormis l'or mis autour du cou,
la corde au cou du prix de l'or
très or caché.

Ornella n'a pas d'or dehors
ni dedans.
Elle a tort.

Le bouton d'or cligne de l'œil à Ornella,
elle le cueille.
Trésor !

J.B.

Avec Mü, Philomène et Silvi, trois slameuses proches de *Filigranes*, accompagnées de quelques comparses cités à comparaitre, nous pénétrons sur une scène où écriture, rythme et voix et plus que tout – engagement – sont à la fête. Un monde qui déménage.

*"On entre dans le café, le resto, le théâtre.
On passe d'un état à un autre, d'une identité
à une autre ! Bascule complète !
Dans le slam tout est permis... 3 minutes durant !"*

Non ! Pas un seul, mais des slams !

Universels. Intemporels.

*Ancrés dans l'imaginaire polymorphe
et tourmenté de l'Humain. Télescopes pages...*

cursives



cursif, ive : adj. 1792 ; coursif, 1532 ; latin médiéval *cursivus*, de *currere*, courir. 1. Qui est tracé à main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M. Cohen). Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. Le Petit Robert.

On pousse une porte...

Parole,
écoute...

Réversible...

Défi... Piment d'Espelette...

Utile... Ouf, on respire...

Alors compétition, défi ?
Ou gentil arrangement entre initiés
pour amuser la galerie...

À Marseille... Invisible...

Dans "le tremblement du monde"

Ce que la joute ajoute...

Ici, ailleurs, partout...

Engagement...

Le risque, la pudeur

Danger, béquille...

Sous les feux de la rampe...

Que la fête commence...

Alors, finalement,
c'est truqué ou pas truqué ?

CURSIVES

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de *currere*,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente". (M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

**NON ! PAS UN SEUL, MAIS
DES SLAMS ! UNIVERSELS.
INTEMPORELS. ANCRÉS DANS
L'IMAGINAIRE POLYMORPHE
ET TOURMENTÉS DE L'HUMAIN.
TÉLESCOPAGES...**

(Tamèr). "Le slam est ouvert à celui qui veut et peu importe d'où il vient. Ce qui est important c'est de lui donner une feuille, un crayon, un micro et de le mettre en condition de s'exprimer afin de faire sortir la poésie de cercles fermés parfois élitistes."

(Ella Dilafé, slameuse - Valais)

"Nouvelle forme de poésie, le slam allie écriture, oralité et expression scénique (...) Simplement, le verbe et l'art déclamatoire. Une bouche qui donne et des oreilles qui prennent. Un moyen de rendre la poésie plus vivante et de l'inscrire, ou de la ré-inscrire, dans le présent."

ON POUSSE UNE PORTE...

(PHILO). On passe d'un monde à un autre, d'un état à un autre, d'une identité à une autre ! Bascule complète. On se retrouve sur la scène à lâcher son texte : fruit de ses pensées. On quitte l'anonymat pour attraper la lumière, saisir l'attention d'un public : "écoutez, j'ai des choses à vous dire, et en plus, je vais vous les dire... dans un certain tempo."

L'étonnant (mais enfin c'est une chose que décrivent tous les artistes), lorsqu'on se retrouve sur la scène, micro ou pas en main, durant ces fameuses

trois minutes, c'est qu'on oublie tout ! Plus de problèmes, plus de soucis, plus de maladies, de bobos, de douleurs ! On est réellement dans l'instant présent et en quelque sorte comme un roi du monde !

En vérité, ça rime à quoi ? Tiens, d'ailleurs, chapitres, rimes sagement alignés ? En vrac ? Sans queue ni tête ?

PAROLE / ÉCOUTE

(MÜ). La liberté est dans le cadre. Sur la scène, temps et espace sont limités, déterminés, mais dans ce cadre, on commence par parler de soi. Pour se rendre compte que les autres écoutent, ont envie de réagir. Parole et écoute en alternance, à tour de rôle. Ainsi se créent les conditions d'une parole partagée. Une dose de contrainte pour oser poser ses mots, peser ses propos, puis une pause applaudissements, comme une respiration. Il n'y a pas de formule magique...

Parfois, le slam, c'est du laboratoire. Essai, erreur, recherche. Tâtonnements. Ensuite, tant mieux si les sujets de réflexion se diversifient, nous emmènent vers une parole responsable ou politique au sens généraux du terme.

RÉVERSIBLE

(SILVI). Le slameur est tour à tour artiste et public. Le fait de prendre le micro de monter sur scène et de s'exprimer devant un public est déjà en soi un engagement. De sa personne et de ceux qui reçoivent le texte ! Certains y voient une tribune sociale, d'autres ne sont pas dupes !

Dans une scène ouverte, tu peux être à la fois public et slameur. Dans un tournoi, si tu ne slames pas, tu peux aussi être membre du jury. Tu fais donc toujours partie du spectacle !

DÉFI

(MÜ). Urgence de dire, de vivre, il faut qu'il se passe quelque chose, il faut !

- Que fais-tu quand tu t'ennuies ?
- Je pars à la rencontre des autres, de leurs regards et de leurs idées. Faire avec, c'est sans doute le meilleur sens à donner à la vie, non ? J'existe quand j'agis, interagis, réagis. Toi, pareil ! C'est à peu près comme ça que nous nous retrouvons sur une scène slam. Pour une alchimie poétique improbable.

Je somatise en écoutant tes mots ; le slam, c'est exprès pour pleurer, rire, faire éclore les émotions et tout le bazar affectif. Et toi, tu composes comment avec cette envie inévitable de t'expulser coûte que coûte de l'ennui ?

PIMENT D'ESPELETTE

(PHILO). "Droit devant soi, on ne peut pas aller bien loin", dit *Le petit Prince*. Oser ! Dépasser ses complexes. Assumer, son corps, son âge, sa différence. "Tous capables ! Je peux le faire !". Cependant, dans mon cas, juste un seul texte politique ! C'est volontaire. Mes slams poursuivent le "ré-enchanter le monde" de Robert Guédiguian et de tous mes autres écrits (poésie, fiction, albums). Alors parfois je me demande ce que je fais sur cette scène-slam, un peu en décalage par rapport à ce que j'écoute (et que j'aime même si je n'écris pas dans ce sens-là) ; une forme de douce provoc ?

(MÜ). Moi aussi, parfois, sur scène, je me demande quelle mouche slam-slam m'a piquée ! C'est toujours un balancement entre trac et velléité.

(PHILO). J'aime bien aussi dire mes slams en dehors : dans un cercle de poètes (pas disparus), sur la scène d'un théâtre, lors d'une soirée, une fête de Noël dans une mairie... Dans ces cas-là, on me demande souvent après coup : "mais de qui est le texte que tu as dit ?" (Ah ! Ah ! Jubilation intérieure et petite voix modeste pour répondre.)

UTILE

(MÜ) Peut-être faudrait-il mettre un point d'interrogation après ce mot.

On va se la faire courte et simple : le slam c'est le contraire du yaourt. Ce qu'il fait à l'extérieur s'éprouve à l'intérieur ("Slogan d'une marque connue "Ce qu'il fait à l'intérieur se voit à l'extérieur"). Joie, créativité, gratification. Ah ! Le verre offert ! Mais aussi don de soi, se connaître, repousser ses limites, épouser de nouvelles causes, comprendre le monde, éduquer le regard et l'oreille, affûter le raisonnement, enrichir le vocabulaire.

(SILVI). Le slam, outil pédagogique pour donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, ne la réclame pas ? Mais que faire ensuite de cette parole ? Le slam ne propose aucune solution, il n'est pas une tribune afin de dénoncer ce qui va mal ! Il est juste un vecteur qui permet de dire et d'échanger des opinions, des réflexions. Alors que faire de la parole de celle ou celui qui pendant trois minutes a été dans l'éclairage public et qui retourne ensuite dans son merdier ! Il faut être clair avec ça !

OUF, ON RESPIRE !

(MÜ) Quand j'ai débuté l'écriture, c'était juste pour entraîner un hypothétique lecteur - époux, fils, collègue, compagnon d'atelier, dans des petites nouvelles policières. Arrivée au slam, je découvre qu'il se passe toujours (presque) quelque chose pour qui veut bien jouer. Le défi est sur les planches.

(...) Je respire ! À moi la provoc' ! Moche, la vie. Pas exaltants, les bons sentiments. Crispée, la littérature. Motivante, la prise de risque. Et tant mieux si je te déstabilise, si je te décape en liberté, ma parole ! Ce sont trois malheureuses minutes à me battre contre ton inattention.

[Ypnova]

"Voire mon indifférence".

(MÜ) Tu m'écoutes, donc j'existe, je l'ai dit plus haut, ouais je me répète, mais là c'est mon tour et je ne laisse pas ma place. Tout au bout, il y aura les applaudissements, un verre offert, des échanges. Sarcastiques ou hypocrites, du quotidien en bonbonne, quoi ! Tout au bout, il y aura peut-être une note, donnée par un jury populaire, et ça fait tellement tellement plaisir lorsque ce signe de reconnaissance est positif, quel que soit ce vers quoi il renvoie, générosité de l'interprétation, temps ou travail investi pour proposer une performance percutante, ou encore... rien du tout. Oui, il y en a qui prétendent que c'est truqué, je sais.



Poète !

paru dans *En habits de charivari*

Dans la tête des phrases ivres, un peu braques,
des rimes chaloupées, des reflets clair de lune,
des images floutées en habits de caraque.

Me suis pris pour un poète.

Dans la tête : poète...

le cœur feuillette la pensée.

Poète ? Rien de moins, mazette quelle idée !

Comme si ça n'aurait pas à remplir nuits et jours
famille d'anthologie, sauvages tracasseries,
humeurs en tôle ondulée et rêves en apnée.

Poète ! D'abord, faut montrer ses papiers...

Circulez, circulez...

Puis « Poète ! » Est-ce que c'est un métier...

De l'argent à la clé ?

Histoire de changer, un peu, des spaghetti,
avec câpres, anchois, olives – noires – et tomates
recette "alla puttanesca" !

Ensuite, poète ! N'est-ce pas encore une étiquette ?

Et puis : poète ! A-quoi-ça-sert ?

À passer à la prospérité, à la postérité ?

Être estimé, respecté, révééré, vénéré ?

Peut-être, poète, pour être libre et fou
comme le vent d'autan

Peut-être, poète, pour être aimé...
plus par plus de gens !

Ah ! Poète... illusion de chiffon, mirage sur la
neige,

Mon songe tourbillon pour les rudes réveils

Vais plutôt te ranger dans tentations reniées.

Vais plutôt m'en aller préparer

anchois, câpres, olives – noires –

Et tomates pour les spaghetti "alla puttanesca" !

Maï !

J'ai oublié l'ail !

Philomène

ALORS COMPÉTITION ? DÉFI ? OU GENTIL ARRANGEMENT ENTRE INITIÉS POUR AMUSER LA GALERIE ?

(Ypnova) Je me positionne parmi ceux qui sont convaincus que pour installer une scène sur laquelle le public ne s'ennuiera pas, il faut que les slameurs soient conscients de l'engagement, qu'ils l'assument (...) Et justement, la formule du tournoi crée cette émulation.

Faut-il être consentant et complice pour parvenir régulièrement à se surpasser ? Le mot compétition n'est peut-être pas approprié. Le tournoi ressemble davantage à une navigation entre "ce sont toujours les mêmes qui gagnent" et "les meilleurs poètes ne gagnent jamais (...). Pourtant ce délire de compétition existe bel et bien et même sur des scènes ouvertes sans tournoi : cela devient du jeu, pour le public et pour soi-même, où l'important est de vouloir slamer. Le défi est dans la tête."

À MARSEILLE...

... rétorque **PHILO**, le slam, au départ, c'était l'absence de compétition : pas de notes ! Au fil des ans, moi, j'avais vu se constituer une sorte de famille ! Bons, moins bons, excellents, mauvais, tous les slameurs étaient égaux.

Puis, au fil du temps, les compétitions sont arrivées, avec les primés et les autres ! Je regrette. Et d'abord, tout le monde le sait : "c'est truqué" !!!!

J'ai vu des slameurs se vexer ou se décourager, être blessés même, ajoute **SILVI**, parce que leurs textes étaient peu appréciés ou mal notés. C'est ce qui est dérangeant car certains viennent au slam pour se faire aimer, admirer... et l'applaudimètre devient alors un outil de discorde voire de paranoïa !

INVISIBLE

"On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.", dit **PHILO** qui cite encore *Le petit Prince*. Venir écouter des slameurs revient à ouvrir son cœur à d'autres formes de poésie, découvrir un autre forcément différent, essayer de ne pas juger, pas comparer, seulement entendre ce que l'autre a eu le besoin, le désir d'écrire.

"En slam, je me sens d'abord public, j'y vais pour écouter, ça me plaît de participer et d'être actrice, mais si c'était ma seule motivation, je pense que je me perdrais..." K-rol

DANS « LE TREMBLEMENT DU MONDE » (E.GLISSANT)

(MÜ) Ypnova, slameur errant originaire d'Aubagne, considère au contraire que "l'esprit slam" est une illusion ; on joue à la famille, on se retrouve pour célébrer la poésie et c'est festif, mais les slameurs se connaissent-ils vraiment entre eux ? Ils communiquent chacun au sein de leur petit réseau, ce qui est suffisant pour nourrir leurs aspirations artistiques (ou sociales).

Il existerait ainsi une multitude de réseaux plus ou moins étendus, coexistant parfois à l'intérieur d'une même ville, générant une mosaïque de codes et de styles, similaires uniquement par la conviction que "la poésie ça se lit, la poésie ça se dit". En ce sens, et parce qu'il est porté par l'envie d'anoblir le slam, notre barou-diseur déplore la tiédeur des relations poètes-slameurs, et je le rejoins sur ce point : "la poésie ça se vit".

CE QUE LA JOUTE AJOUTE

(MÜ) Chacun est armé pour dire, écouter, échanger sans pour autant pratiquer la même langue. Le langage de la poésie, lui, est perceptible par tous. D'ailleurs, qu'avons-nous inventé ? Pas grand-chose, en réalité ! Les joutes poétiques improvisées en Italie et en Sardaigne, les ritournelles en Catalogne existaient bien avant nos tournois et perdurent ici et là lors des fêtes populaires.

Traditionnelles ou contemporaines, les rencontres sont donc forcément des enrichissements. Ces traboules du langage sont plutôt rassurantes, comme des signes de reconnaissance.

Ypnova est devenu militant. Le partage de sa vision de l'humain, ses visées, tout cela lui a façonné une crédibilité, tout autant que ses innombrables pérégrinations dans l'Hexagone. **K-rol**, **Gilboa**, **Tamèr** persistent et enrichissent le réseau en véhiculant des textes dénonciateurs appréciés par le plus grand nombre. **Silvi** s'est rendu compte de l'émulation et de l'ivresse que les participants éprouvent, simultanément à la persistance de zones d'ombre inhérentes à la nature humaine en situation de confrontation plus ou moins consciente.

ICI , AILLEURS, PARTOUT

(MÜ) Quelques souvenirs pour mes vieilles élucubrations : une conversation multi-langues et pleine de bonne humeur près de l'ancien Mur de Berlin.

... **Harry Baker**, britannique et lauréat de la Coupe du Monde 2012, rythmant les décimales de PI jusqu'à 25 chiffres après la virgule (il est à l'époque, étudiant en mathématiques).

... **Rosa Isela Rocha Calderon**, La Declamadora Latinoamericana (Bolivie), le mot slam est inconnu (mais pas le mot rap) la poésie mise en espace est pourtant très répandue,

... et enfin, le plus saisissant et le plus joli des tableaux, la gestuelle toute en grâce et en légèreté de **Mona Jean Cedar**, interprète en langue des signes lors de la Coupe du monde à Paris en 2010.

ENGAGEMENT

(SILVI) Le slam n'appartient à aucun groupe social et tout type de public-slameur peut se rencontrer sur une même scène. Mais j'ai remarqué que les scènes slam dépendent des lieux où elles sont programmées. C'est d'ailleurs le lieu qui fera le texte, le slameur ou le public.

Quelquefois, des collectifs ou associations de slameurs participent à des actions citoyennes pour éclairer des faits de société (sida, réfugiés) mais il est réducteur de ne voir que du militantisme dans le slam. Le slam est avant tout une démarche culturelle et il faut faire attention à ne pas la politiser.

"La majorité de mes textes ont un message sociétal ou politique. Je pense qu'il est important d'être cohérent et tenir des propos qui sont au maximum en lien avec ce que l'on fait et ce que l'on est dans la vie. Tamèr

"J'ai envie de dire : "j'ai rien signé". Ce sont les autres et le public qui jugent tes textes engagés et ou subversifs... pour moi c'est l'homme, le citoyen qui est engagé. K-rol

Le vide aujourd'hui

C'est l'usure morale
La banalisation
L'indifférence...
Le chacun chez soi
Le chacun sur sa chacune
La peur de perdre
Les miettes qu'ils nous restent
C'est s'accrocher à des rêves
Qui justifient nos indignations
Mais nous paralysent
Tout autant

Soyons vigilants
Méfions nous de nos engagements
Qui trop souvent finissent
aux poubelles de la révolution
Ayons le courage de dire non
Non seulement

A une vie qui oblige
Mais que nous finissons par
nous imposer

Comment peut-on lutter
Chaque matin
Tout en acceptant une
société injuste
Comment peut-on banaliser
à ce point
Tant de compromissions
Que nous acceptons
Au quotidien

S'indigner
S'indigner vraiment
C'est être encore vivant
Se regarder en face
Agir et dire
Dire non à cette solidarité
libérale

Qui s'affiche
De plus en plus
Et qui finira par choisir
Période électorale...

S'indigner
C'est revisiter l'histoire
C'est se rappeler
Que des indignés
Il y en a eu de tout temps
Qu'à la fin de la guerre
Les rues en étaient pavées
Collabos déguisés !
C'est se rappeler aussi
Que l'indécision
La mal-information
Et la frileuse motivation
Finit en récupération ! (...)

L'indignation est en chacun de nous
Mais ne la dispensons pas
en bruitage
Sur les murs tagués de
bonnes intentions
Ecrivons nos désirs
Et écoutons ceux
Et celles
Qui n'ont plus la force
de revendiquer
Quoi que ce soit

Rendons possible
Ce qui semble impossible !

Moi je m'appelle pas Charlie
Seulement Sylvie

A Irena Sendler

silvi



LE RISQUE, LA PUDEUR

(PHILO) "C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante." (*Le petit Prince*)

Trois minutes de slam = volupté + trac ! La hantise de la panne sèche, du vide absolu, du grand plus rien, du plus de texte... Tenter l'aventure de la scène, du jeu dit par je ! De donner sans récolter ! Mission quasi impossible de savoir vraiment si son texte a été apprécié, un peu, beaucoup... pas du tout...

En fin de compte j'apprends des textes par cœur, seule dans ma chambre, ou dans la voiture, je répète encore et encore... Je m'enregistre sur un vieux petit magnéto pour tenter d'améliorer... et je rabâche encore juste avant de m'endormir... A propos, s'endormir, difficile après une scène slam de ne pas se repasser le film de la soirée ! Ne voilà-t-il pas tous les symptômes de la drogue slam ?

DANGER, BÉQUILLE

"Le slam, c'est un haut-parleur. Si l'on a des problèmes, l'expression de ceux-ci peut aussi être une béquille au début mais gaffe à l'effet miroir ! Quand on monte sur la scène avec son propre texte, on ne se retrouve pas dans la même posture que lorsque l'on se confie à un ami. Le public se positionne sur ce qu'il a ressenti du texte (sa qualité d'écriture, l'interprétation, le sujet... mais aussi le bruit ou autres éléments du lieu) et non sur l'histoire personnelle du slameur qu'il raconte éventuellement. Tamèr

« Le slam te met en lumière », confirme Ypno. "C'est toi qui amènes les autres dans ta danse. Quand tu es sur scène, tu retiens totalement l'attention. C'est ce côté liberté d'expression qui est grisant. Le danger c'est que tout est accepté sans aucun jugement, on est applaudi avant et après être passé sur scène, ça peut donner l'impression qu'on a l'approbation de tous... Cela peut aussi te donner l'illusion que tu peux changer les règles et c'est très déstabilisant pour les plus fragiles. »

SOUS LES FEUX DE LA RAMPE

(SILVI) Les scènes se développant, on voit apparaître des slameurs qui ne font plus que ça ! Ils sillonnent la France, propose des rassemblements, des rencontres, des formations, des fédérations, des regroupements, organisent ou participent à chaque tournoi. Ils sont devenus en quelques sortes des professionnels maîtrisant chaque virgule, chaque intonation, chaque geste. Ils permettent souvent une meilleure visibilité du mouvement slam et sont des locomotives. Leur niveau étant assez élevé, ils peuvent alors devenir, consciemment ou non, des stars du slam que les plus novices prendront comme référence ou générer un phénomène de starisation et de dépendance !

J'ai aussi parfois l'impression que la scène slam est un lieu convenu où on peut exprimer ses idées sur tout et n'importe quoi mais surtout poser avec convenance des regards critiques sur le monde. Les échanges me font alors penser, sur le fond, à la même pensée unique régnant dans les médias ou dans les télé-réalités... une société

de spectacle dans la société de spectacle où on vient consommer un petit moment de résistance conviviale !

QUE LA FÊTE COMMENCE !

"Personnellement je sors autant que je peux le slam des scènes slam, c'est-à-dire que ce spectacle je le déplace dans d'autres endroits. J'anime une scène dans une laverie, j'ai déjà slamé dans la rue, dans des cercles de poésie, dans des colloques, des expos photos. Le slam peut se mêler à tous les autres arts..." Tamèr

(SILVI) De plus en plus de poètes font des performances avec d'autres artistes, il en va de même avec les slameurs. On voit donc de réels spectacles de slam accompagnés de musiciens, de plasticiens, de danseurs... quelquefois ce sont des regroupements spontanés lors de scènes ouvertes où tout le monde peut participer, quelquefois de vrais spectacles où l'entrée est payante »

ALORS, FINALEMENT, C'EST TRUQUÉ OU PAS TRUQUÉ ?

(Cette carte blanche est le fruit d'une coopération entre Jeannine Anziani, Sylvie Combe, Muriel Gebelin et Michel Neumayer)

Le slam du Ch'ti

*El slam, j'connaissio nin
Ché gins, j'in connaissio quequ'zins !
"Viens in stach' " qui m'avotes dit,
"té vas apprint' à écrire !"*

Ecrire ?

Causer, ouais !

Minger et pis boire !

On sin a mi plein l'pinch' !

Et pis, qu'est-ce qu'in a ri !!!

Apissé din s'marone !

*Mais quin même, ché gins du sud
sont vrémin bizarres :*

*I vont vire el'terril, i z'arvienne't
avec in bout d'carbonn !*

Té l'cro ti ?

*Té m'as d'jà vu arvénir deul'sud
avec un brin d'avant' ?*

*Tro jours, ché quin même trop
court !*

*In tout cas, im' faudra ein' bonne
semaine pour m'in r'mett'!!*

Allez, tizot

A l'arevoyour !!!

*Flo (Florence Simplot)
et Zou (Caroline Lamotte)
Arras / 30avril 2014*

Compartiment slameurs

Ton film, c'est voyages bizarres
parfois contractures ou combats
Déjà flippé au top-départ, tu chopes
l'aller sans retour.

Ce ticket devrait te faire baver,
c'est pour rire ou en crever.

Maintenant, tu dois te déglinguer :
obligé, on rembourse pas.

Sans la gniaque, tu te sens hypochondriaque
en te pointant sur le quai.

Destination hasard, les voies convergent,
la tienne se perche

Pour hurler "Emmenez-moi",
je rame tout seul et j'ai froid !

Forcément, tu prends le large à la sauvage
sans bagages.

Ta main libre, quelqu'un la tire et t'entraîne,
et tu vibres.

T'es pas un imposteur et tu trouves
le composteur. Tu valides, t'es peinarde.

Disons que c'est ce que tu crois, car c'est
ta tronche qui décide

Du bon timing pour te casser sans te
fracasser du bol de crunch.

Tu es installé face aux rails et tu
débrayes ton refrain

Et surprise ! Tout le monde s'éveille.
Prochain arrêt dans trois minutes.

Cache ta joie, tu es cerné par
des compagnons barrés comme toi.

Tu n'es pas bilingue 9-3 mais
t'es pas caramélisé

Et la topa pas canon ne te toise pas comme
un estron

« Slamer, c'est une histoire de tête et de
cœur et de couilles »

« Slamer, c'est rêver debout, soldat de plomb
dans le noir »

C'est OK, t'as pigé, il n'y a pas de contrôleur
dans ce convoi pour nulle part.

Nulle part ou bien ailleurs, de toutes façons
c'est pareil.

La paglia d'un rital inspire aussi le british

Et la Gummel Fleisch Party flirte avec
le happy day.

On peut même prêter le stylo à ceux qui
ont un train de retard.

Dans le compartiment slameurs, les règles
sont simples et c'est tant mieux.

Compartiment slameurs, tu verras bien
si ça te convient.

Pas d'horaires ni de correspondance,
l'important c'est que tu sois bien.

Entre cadence et émotion, tu te surprends
à twitter

Des p'tits mots en assonance, tu as choisi
le bon wagon.

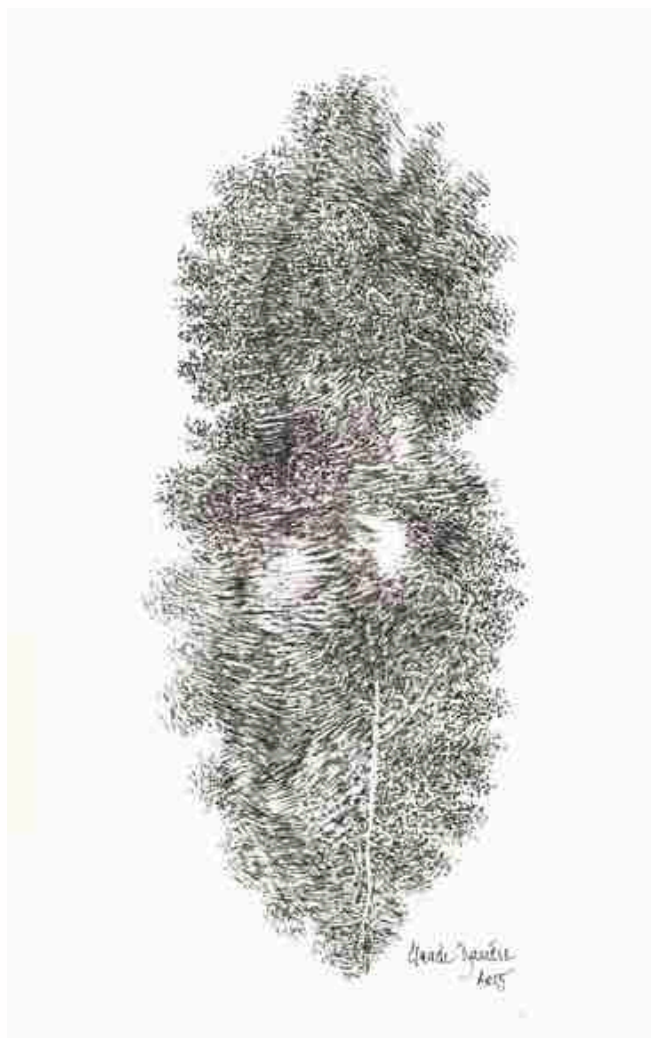
Compartiment slameurs, les illusions ne
nourrissent plus

Au menu du wagon resto, c'est dans
le Rom qu'on les dilue.

Donc pas question de passer ton tour pour
souligner que tes cicatrices

Ont la même gueule que les fissures de la
pensée dominatrice. (...)

Mü



Claude Barrère

Distribution désuète

Jadis, la fin de l'année scolaire était couronnée par la distribution des prix, moment infiniment solennel où parfois Monsieur le Maire du village en personne remettait leurs récompenses aux bons élèves, tandis que les autres, sagement assis, regardaient le défilé des heureux élus tout endimanchés et soigneusement peignés. Plaisir d'entendre son nom, d'attirer les regards, de se voir attribuer les pompeux qualificatifs "d'excellence" ou "d'honneur", de crouler sous l'avalanche des livres aux couvertures satinées, luxueuses éditions de Ronsard ou Victor Hugo, volumineux ouvrages d'histoire ou de littérature. Balayée par le grand vent contestataire de Mai 68, la cérémonie tomba en désuétude.

Mais bientôt lui succédèrent mille concours, jeux en tous genres et en tous domaines, joutes verbales, batailles vocales, Césars, maillons faibles et place au fort, une frénésie concurrentielle où les classements firent rage, en art et en poésie, en sport et en culture, littérature, dans les études et la vie professionnelle. Les héros du travail staliniens, les hommes de fer et de marbre ont été avantageusement remplacés par les gagnants des innombrables challenges des entreprises et associations, rien n'échappe à l'évaluation chiffrée, permanente des salariés et des adeptes d'activités de loisirs qui s'adonnent à des courses, défis, tournois, compétitions...

On achève bien les chevaux, toujours et partout.

M.-N. H

Pressé comme un citron, me voilà engouffré dans le wagon de métro entre "Reste bête" et la station "Redeviens idiot" sur la ligne "On T'apprend Rien Mais C'est Gratuit".

Durée du trajet 55 secondes. Dans la main droite un exemplaire de *20 Minutes* avec les attentats en couverture, le but de Ibrahimovic en 2ème page, le bébé du Prince de Monaco page centrale, la recette du crumble aux pommes en dernière page. Durée réelle de la lecture 35 secondes selon les syndicats, 45 minutes selon les chiffres de la police.

En main gauche, *Direct* m'apprend que le goal avait glissé. En 2ème page que mon voisin de banquette ne partira pas en vacances au Qatar. En page centrale que les bébés phoques reprendront deux fois du saumon au Cirque de Monaco. En dernière page, je sais plus, je suis dans la bousculade, le métro s'est arrêté, tout le monde descend, juste le temps d'éternuer.

Presse Kleenex... tu mouches mon nez, tu n'essuies pas mes larmes, mais où est la poubelle ?

J-M L.

"Pas d'or à attendre"

Valérie Hugotte

Corps sans
 Considération Raideur
 Souffles courts Rôle
 Dans l'encoignure
 Contre le mur recroquevillé
 Corps
 Qui cœur bat

Crainte écrasée - Crasse
 Comme sac vide sur trottoir
 Mais pesant dedans
 Mépris - déni
 Délaissement -
 Enchaîné au froid En bas
 Dehors
 Parmi les détritrus
 Détricoté des autres
 Dans la tête
 Une enclume de ficelles
 Nouées

Contre le mur froid
 La main tendue
 À attendre
 Quoi
 Attendre demain faim

Doigts gourds membres crispés
 Jambes raidies
 Souffle coupé
 Râles poubelle que l'on sort le soir
 Toute honte bue
 Qui sait qui c'est
 Qui s'en soucie
 La maraude de la Croix Rouge
 Se souviendra des pieds
 Couverts de plaies
 Un air de replis
 Embué de bitume
 Mots tus toute peine bue

Carton pour couverture
 Puanteur du corps
 Rien douleur
 Froid jusqu'à l'os
 Crispation du cœur
 Nuit noire au bout de la rue
 Noire sous les paupières
 Sous la peau
 Cœur qui bat mal
 Ce mal dedans
 Le coffre-fort
 Sans retour Sirène

La larme du bonheur

Il était une fois un brave homme qui allait au marché de la ville. Il était accompagné d'une chèvre qui boitait, l'une de ses pattes avait été sectionnée. L'homme entra sur la grande place où déjà tout le monde s'activait et un grand déballage de légumes, de fruits, de vêtements s'étalait. Les discussions allaient bon train...

Or un garçon vint s'adresser au brave homme à la chèvre et lui demanda quel prix il en voulait, de sa chèvre.

- Comment veux-tu que j'en tire quelque prix, ne vois-tu pas qu'elle boite ? Et puis, toi, tu cours, va ici ou là, elle t'encombrerait plus qu'autre chose ma chèvre !

Mais l'enfant insistait :

- Donne-moi ton prix, elle saura bien donner un peu de lait, la vie est dure pour ma mère et mes frères et sœurs et mon père est mort à la guerre.

- Elle ne vaut rien ma chèvre, te dis-je, garçon. Allez je te la donne. Mais ne la tape pas parce qu'elle ne voudrait pas aller assez vite. Elle boite, ne l'oublie pas !

Alors le jeune garçon releva la jambe de son pantalon et lui dit :

- Oh avec la jambe que j'ai là, il n'y a pas de risque !

Une longue balafre rouge et brillante, séquelle d'une brûlure sans doute, s'étendait de la cuisse à la cheville.

L'homme à la chèvre le serra dans ses bras trop longs pour ce petit bonhomme qui s'en alla cahin-caha avec sa nouvelle amie chevrin-chevrant.

Et de ses gros doigts, l'homme essuya le plus beau diamant que ses yeux lui avaient jamais donné.

Cl. O.

Évolution du vivant

d'après Charles Darwin

Il la voit, posée là, à côté de lui, sur la table.
Elle ne fait plus partie de son anatomie,
c'est devenu un objet, une queue de squalo ! Rien que ça !

"Mais cet objet, ce truc-là, c'est lui, nom de Zeus !"

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?

La réponse vient, fulgurante : "Oui, une âme de poisson."

Il ne sait pas comment s'est faite cette mutation génétique.

Il sait seulement que les poissons ont été les premiers à
poser leur queue sur terre. Perplexe, il comprend alors que
son corps se délite en objet. OK !

Mais l'âme, qu'en est-il ?

Lentement, insidieusement, sa mutation continue.

Il observe l'intime de son corps d'un œil bienveillant et
scientifique. Il ne se reconnaît plus.

Ce qui le rassure, c'est cette histoire d'âme insaisissable ;
elle n'est donc pas un objet ! C'est la seule chose dont il
est certain !

Un jour sa queue de poisson se perd dans un déménagement...

Peu à peu, son corps-objet devient un truc résiduel.

Pas facile cette mutation. "Duraille !", se dit-il.

Et puis, un matin d'été — le 24 juin exactement —

il s'aperçoit qu'il est enfermé dans une chrysalide
de cigale ! "Voilà autre chose !" soliloque-t-il, in petto.

Avec grande difficulté et grand courage

il s'extirpe de cette vieille chrysalide qui n'est
plus d'actualité. Elle devient à son tour objet.

Il s'envole, se pose, chante.

Une petite voix dans sa tête lui susurre :
"Tu as tout perdu !"

Non. Après ce très long voyage dans la matière,
il vient de trouver ce qu'il a toujours cherché : l'âme.

Elle n'est plus cachée à l'étroit dans son corps.
Elle brille de mille feux dans le jardin.

N. D.
Les Espillières, 11-01-2015

pour Khokha

N.B. "Les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements." (attribué à Charles Darwin)

Citation de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*.

La fête de la Saint-Jean, célébrée tous les ans le 24 juin à quelques jours du solstice d'été pour célébrer sa lumière, pour bénir les moissons.

Prison de mots

Le langage n'a pas de prix. Le mot n'est pas un objet banal qui nous tombe du ciel, le mot est ou n'est pas. Dans la petite enfance, les mots se forment dans la répétition de ceux que l'on entend. Alors tant mieux s'ils viennent du cœur, tant mieux s'ils sont riches et pleins de savoir, et tant pis si l'amour reste muet et si les mots sont rares et pauvres.

Je n'ai pas été élevée dans le luxe des mots et mon langage est devenu ma honte, alors je me suis enfermée dans un silence protecteur.

Je déteste prendre la parole, je hais les discours, je vois que les gens sont dupes des mots et des apparences et je m'en offusque.

Aujourd'hui face à une salle remplie et en attente de mots, je bloque.

Le mot ne vient pas à ma bouche, il s'est perdu dans une autre pensée, au moment où mon corps refaisait surface, se demandant pourquoi il était là. Le fil s'est coupé, zigzagant quelque part, dans une zone neutre et impalpable. Perdu, le mot est perdu. Avec tous les autres mots, enfermés dans un carcan de silence, de non-être.

Non je ne suis pas émue, ni craintive, ni autre, je ne suis pas. Vous est-il arrivé de ne pas être ?

Accusez-moi de bredouiller, vous qui rêvez d'être à ma place.

Quelle importance cela a-t-il quand on sait la fragilité de l'amitié et la récurrence de la solitude.

Il faut que je sorte.

Tout ce temps à lutter pour exister, et aujourd'hui vidée, privée de sentiments, privée de vibrations, privée d'amour... Je sens l'étincelle étouffée sous les cendres, la passion mourante dans la non réponse. Aujourd'hui l'impression que tout s'use, que tout a une fin et qu'un jour ou l'autre il faudra gérer la perte.

La perte du mot ?

Me suis-je à ce point éloignée de Dieu ?

J'aimerais posséder la parole tranquille du sage qui résonne de l'intérieur, caisse claire de la spiritualité, personne ne peut la prendre, on ne peut que l'écouter.

Le mot prend son temps pour jaillir et il sonne juste. La voix revient au désert, perdue dans les reflets du temps.

Des perles d'enfance, il ne reste que des miettes, des éclats.

Moi, petit chien, je les recueille, celles qui sont tombées de la table des maîtres, miettes d'amour de l'enfant orphelin.

Il faudrait avoir la rage, envie de mordre pour sortir de là. Ne plus revêtir les habits de l'enfance, petites chaussures en cuir souple, mais bondir toutes griffes dehors.

Devenir chien loup et occuper l'espace.

Et me voilà en arrêt entre la pulsion de l'attaque et le silence du sage et je n'ai ni l'un ni l'autre.

Alors, la mort dans l'âme, je ferme la porte à mes sentiments, pour me protéger.

A.C.

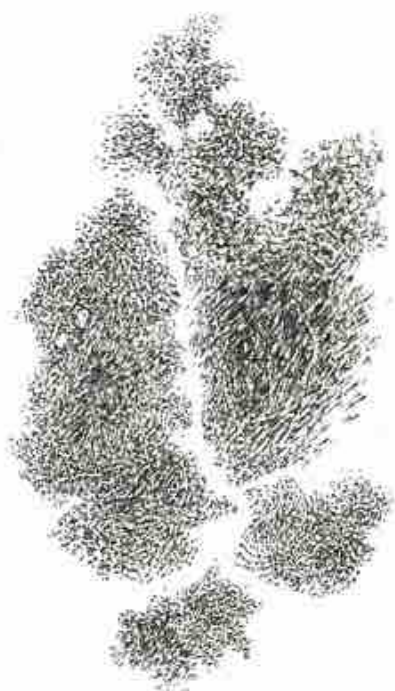
L'échange impossible

Chaque année, le dernier dimanche de mai, un collectif d'associations organise dans notre petite ville la Foire aux Échanges. Dans la grande halle abritant d'ordinaire le marché couvert, moyennant un paiement modique, tout un chacun peut réserver un emplacement et proposer à la curiosité du public tout ce qui l'encombre ou ne l'intéresse plus. C'est dire l'in vraisemblable bric-à-brac livré à la foule toujours nombreuse qui recherche autant quelque objet improbable que le pur plaisir de jouir du spectacle et des transactions souvent cocasses qui l'accompagnent.

Il en était ainsi hier et je déambulais, amusé, au milieu d'une allée surpeuplée lorsque j'aperçus, tout au bout de l'enfilade, un emplacement devant lequel la vague humaine se creusait, comme tenue à distance des tréteaux par quelque récif invisible contre lequel elle serait venue se briser.

La table d'exposition était totalement vide. Derrière elle se tenait assis un homme, jeune encore, effroyablement maigre et dont les yeux paraissaient clos. Je remarquai que les gens revenant de cette direction semblaient abimés dans une méditation désolée; personne ne riait plus ni ne parlait haut et fort, comme partout ailleurs. Je m'approchai suffisamment pour pouvoir déchiffrer le carton de présentation dont dispose chaque exposant, et je lus, rédigé en caractères tremblés : "Echangerais sida en phase terminale contre n'importe quoi d'autre, même usagé".

R. V.



Claude Barrère 2011

Claude Barrère

D'un étage à l'autre

Le notaire et le fisc demandent d'estimer la maison.
Estimer.

Ils n'ont pas besoin de me le demander, je l'estime depuis longtemps ! Avec tendresse, je regarde les marques de celui qui l'a améliorée, au fil de ses congés.

Le notaire et le fisc ne demandent pas d'aimer,
ils demandent de dire combien...
Ils demandent un chiffre.

Pour des briques, des murs, des niveaux, des portes
et des fenêtres, un terrain, une surface.

J'ai bien des chiffres en tête mais s'ils allaient se mettre
sur une affiche "Maison à vendre" et dans les moyens d'un
quelconque acheteur, je resterais muette.

Seule, avec mon estime.

Les murs de mon estime ne sont pas estimables.

Pas en Euros.

Ils portent en eux du gros œuvre et du détail.

Ils portent en eux des mains si pensantes et adroites,

Les mains d'un proche et ses pensées, les traits d'un frère

Comme les traits d'une écriture particulière.

Comme les traits d'une signature.

Qui peut compter ses lignes et ses temps ?

Les temps d'observation, les temps de conception et
les temps de travail

Les temps remplis de force dans l'esprit et le corps.

Les temps de désir et les temps de fierté.

Qui peut compter ?

Celui qui a œuvré n'est plus là.

Plus là pour dire le matériau, sa résistance, l'outil,
la patience et l'épargne faite en faisant soi.

Qui peut compter ?

C'est lui qui compte.

Et la mémoire de ses entreprises, inscrite un peu partout
dans la maison.

4^{ème} partie

*La vie ne
vaut rien...*

*Rien ne vaut
la vie...*

Les yeux de mon estime sont inondés d'images.
Et chacune me coûte les pincements d'une histoire.
D'une histoire encore tiède dans son passé présent.
Pas de chiffres possibles pour un trou du plafond.
Celui où passe un tuyau du chauffage.
Celui qui n'a pas été rebouché parce que tout le reste attendait
Pas de chiffres possibles.
Pour le son de chaudière qui monte de bas en haut.
Il avait fait son étude de chaudière.
Pas de chiffres possibles.
Pour le plancher nouveau.
Pour le miroir d'en haut.
Pour la porte de douche.
Pour le jaune des murs.
Pas de chiffres.
Pour le béton coulé sous l'abri de jardin.
Pour les planches jolies.
Pour les nouvelles petites lumières.
Et pour la dernière entreprise : une véranda.
Pas de chiffre pour la fatigue et pour l'essoufflement.
Estimer la maison.
Le notaire et le fisc recevront une estimation, un prix,
une valeur.
Et moi je resterai habiter dans l'estime, dans l'intime
et dans l'affection.
Dans les cadeaux d'un frère.

N.D.

4^{ème} partie

*La vie ne
vaut rien...*

*Rien ne vaut
la vie...*

Insomnie d'hiver

Une congère glisse le long du toit et me réveille brusquement. Après un rapide coup d'œil au réveil, je constate que ma nuit est loin d'être terminée. Je me réinstalle confortablement et écoute la respiration régulière de ma femme. Je relève la tête et l'approche de son visage. De fines perles de transpiration luisent au-dessus de sa lèvre supérieure. Avec précaution, je tends la main et enlève délicatement quelques cheveux qui lui collent aux joues. Je reprends place ensuite de mon côté du lit, à bonne distance d'elle, et ferme les paupières.

Tandis que je somnole, un train siffle au loin. J'entends le givre des caténaires qui crépite sur son passage. Vaincu par l'insomnie, je sors du lit en prenant garde de ne faire le moindre bruit. Une demi-lune éclaire mes pas. Je traverse le couloir et pénètre sur la pointe des pieds dans la chambre de ma fille. Enroulée dans sa couette, son ours en peluche coincé sous le bras, elle dort paisiblement. Je m'approche du lit, pose une main sur son front et remarque que la fièvre est finalement tombée. Les mains enfoncées dans les poches de mon peignoir, je l'observe un moment en me disant que nous pouvons enfin souffler, maintenant que le risque de pneumonie est écarté. Une voiture passe en patinant sur la chaussée verglacée. L'éclat de ses phares balaie les murs et me sort de mes pensées.

En bas de l'escalier, je vois que le thermostat est tombé sous les dix-sept degrés. Mon épouse et ma fille se lèveront d'ici quelques heures et même si le niveau de mazout diminue à vue d'œil, j'augmente quelque peu la température. Le doigt sur le poussoir, je repense au feu au bois que nous avons toujours eu l'intention d'installer dans un esprit d'économie et réalise que je dois à présent y songer sérieusement.

En me voyant entrer dans le living, le chat miaule et vient se frotter avec insistance contre mes jambes. Le silence réapparaît lorsqu'il reçoit ce qu'il veut et s'y attaque goulument. Je me sers un verre de lait et vais m'asseoir sur le canapé où je parcours quelques magazines féminins sans grande attention. Mes yeux tombent soudain sur la médaille du travail posée sur le buffet. Je l'ai reçue au printemps dernier pour mes vingt ans de bons et loyaux services au sein de l'entreprise. Mon père était également présent ce soir-là. Cette cérémonie

4^{ème} partie

La vie ne
vaut rien...

Rien ne vaut
la vie...

avait été pour lui l'occasion de revoir certains de ses anciens collègues et d'évoquer les souvenirs de leurs carrières. Il est décédé quelques mois après, en pleine canicule d'août. Il n'a pas vu la chute vertigineuse de l'usine, ni la mienne. Il valait mieux dans un sens. Une crise cardiaque foudroyante était préférable à un long et douloureux chagrin.

J'allume la télévision et passe d'une chaîne à l'autre. Journal télévisé en boucle, horoscope et météo semblent être les seuls programmes nocturnes. Je soupire, coupe le poste et passe à la cuisine me resservir un verre. J'en profite pour faire la vaisselle et mettre un peu d'ordre sur le plan de travail. Le bruit que fait le fréon circulant dans le frigo m'inquiète. Il a déjà douze ans et pourrait nous lâcher d'un jour à l'autre. Laissant le chat à sa toilette, j'éteins et quitte la pièce.

Au garage, j'allume une cigarette et me poste devant la fenêtre que j'ouvre en grand pour faire disparaître la fumée. Le froid me pique les joues et la buée qui sort de ma bouche se mêle aux volutes bleues du tabac. Je repousse du dos de la main la neige qui s'est accumulée sur le rebord puis m'assieds sur la vieille malle contenant quelques souvenirs de mon père. Parmi eux, de vieilles photos jaunies, quelques livres et la carabine de chasse qu'il affectionnait tant. Je songe à ma femme qui va devoir faire des heures supplémentaires pour nous permettre de payer les traites de la maison, au joint de culasse fissuré de la voiture mais aussi à la facture des pompes funèbres. La chaudière qui se met en route me fait sursauter. Mes réflexions m'avaient mené jusqu'au contrat d'assurance vie que nous avons contracté en début de mariage. Une belle somme pouvant régler nos dettes et les mettre à l'abri du besoin toutes les deux.

Le soleil se lève à l'horizon et la maison baigne déjà dans un demi-jour. Dans la chambre, elle s'est glissée au centre du lit, la tête enfouie sous l'oreiller et la couverture entière ramenée en tas sur elle. La lumière qui pénètre à travers les rideaux vient caresser timidement son corps encore absent de la réalité. Depuis l'embrasure de la porte, je la regarde et prie le ciel de nous venir en aide.

P.B.

4^{ème} partie

*La vie ne
vaut rien...*

*Rien ne vaut
la vie...*

Ma vie ?

Elle ne rend aucun compte

Sauvage elle échappe aux regards
protège l'intime

La clarté du jour n'attend pas
n'hésite pas

Elle ne retient pas l'heure du voyage

La pluie caresse de ses lèvres humides
la peau

devenue végétale

Cadeau de l'univers à celle devenue sa fiancée

Le soleil ignore les rides du front et du ventre et des cuisses

Et c'est toujours le même embrasement

Le jardin aggrave l'âme de son poids de Beauté
Saurai-je la porter seule ?

Heure du doute

Rendez-vous de l'aube au pied du sophora

Son assurance grandissante

Son ombre élargie à la mesure des ramures

Plus vivante la vie en ce matin de printemps

Le bonheur monte des racines

4^{ème} partie

La vie ne
vaut rien...

Rien ne vaut
la vie...

Ma vie c'est
Inventer le jour à chaque réveil

C'est attention incisive vigilante aimante

Palpiter au moindre souffle :
une fleur fanée une ombre glissée sur le seuil une larme
Ton sourire qui s'efface

C'est jubilation de l'être
ré-uni au Tout
par ses pores et ses muscles et son souffle et son âme

Irréductible solitude
Fulgurances foisonnantes nourries à sa blessure

Le regard s'aiguise au tranchant de l'impossible

Le cœur vagabonde à ta rencontre
réconcilié à soi même

G. B.

4^{ème} partie

*La vie ne
vaut rien...*

*Rien ne vaut
la vie...*

Un cœur qui bat

Il n'aurait fallu..
Qu'un moment de plus,
Le désir et l'amour
Enfin d'accord

Cette chose si légère
Si proche du printemps
Caresse
Précipitée dans l'orage

Gifle de pluie,
Une seconde,
Échappée du semblant
Et le cœur
Se retourne

Volée au temps de la mesure
L'image réelle,
Dont l'espoir fait vivre
Et mourir aussi bien

Cruauté des passions
Leurre de l'objet
Mis a nu
Absent à son reflet

Il n'aurait fallu...
Qu'un moment de plus
Qui donnerait du temps
Au temps.

A. A.
Marseille 1/6/ 2015

4^{ème} partie

*La vie ne
vaut rien...*

*Rien ne vaut
la vie...*

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Abécédaire d'avenir" (N° 89)
"Du faire au dire" (N° 88)
"Un petit pendent pour l'écriture" (N° 87)
"Vagants extravagants" (N° 86)
"Dans le multiple" (N° 85)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2015
"Cela n'a pas de prix"
sont à découvrir sur www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 90 "Hors de prix" - Juillet 2013
Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
Odette NEUMAYER (Fondatrice † 2013)
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 10 juillet 2015
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2015

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Ariette AIGVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Any SOUCHOT

Directeur

DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER

Fondatrice 1984

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F-13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 2296-0489)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°90

Hors de prix

(Mars 2015)

Prix au numéro : 10 euros
Abonnements 4 numéros : 30 euros

Parution
quadrimestrielle

Filigranes